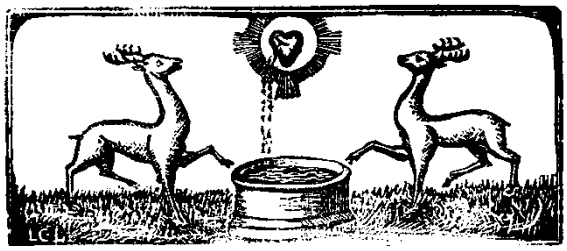

L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE COQ – LE BASILIC

I. — LE COQ CHEZ LES ANCIENS

Après les oiseaux de chasse, les faucons, les vautours, les gerfauts et autres, qui sont les plus nobles, vient immédiatement le coq dont la fierté, le courage, la vigilance sont devenus qualités proverbiales, et l'ont fait prendre comme emblème ou comme insigne, dans tout l'ancien monde, par des groupements humains très différents.

Aussi trouvons-nous cet oiseau, dès avant le VIe siècle antérieur à notre ère, dans les arts des plus belles civilisations antiques, sur les monnaies grecques, celles de Lycie, par exemple où trois protomés de coq s'assemblent en triscèle[1], et sur les diverses pièces monétaires d'Himéria (Fig. I), sur la très ancienne céramique cyrénéenne[2] et sur celle de Thasos[3] (Fig. II), dans notre archéologie protohistorique de la Gaule et dans les arts très anciens de la Babylonie, de l'Inde et de l'Extrême-Orient.

Fig. I. Le coq sur une drachme grecque d'Himéria.

Fig. II. — Le coq sur une marque estampillée d'une amphore grecque de Thasos.
D'après *Rev. Archéol*. 2e sér. t. III (1861), p. 265.

---

[1] Cf. G. F. Hill, *Coins of Lycia, Pamphilia and Pisidia*, pl. VII ; et S. Reinach, in *Revue Archéologique*, IIIe sér. t. XL (190), p. 384.
[2] Musée du Louvre E. 667.
[3] Cf. *Revue Archéologique*, IIe sér. t. III, (1861), p. 264, pl. X, n° 34.

En Grèce, puis à Rome, le Coq emblématique fut consacré à Hélios-Apollon dont les images, parfois, l'avaient à leurs pieds ou la portaient dans leur main, ce dont Rabelais s'est souvenu dans Pantagruel quand il a dit, parlant de la statue de ce dieu : « Phébus en or obrizé (ayant) en sa main dextre ung cocq blanc[1]… ». Il était naturel de rapprocher du dieu du jour l'oiseau qui, avant tout autres, désire l'aurore et l'appel de ses cris répétés : le rossignol est le poète des nuits qui chante amoureusement leur beauté mystérieuse et sereine, le coq est le prophète du jour qui annonce, au sein même de la plus épaisse nuit, l'avènement certain du soleil.

La voix du coq, explosion matinale de vie sur le monde encore enténébré, premier cri de guerre à l'inertie, fit prendre cet oiseau pour l'emblème naturel de la Vigilance, et c'est pourquoi la fable grecque raconte que le soldat Alectryon ayant manqué d'attention pendant une garde dont Arès et Aphrodite l'avaient chargé, le dieu des combats le métamorphosa en coq, afin qu'il put devenir plus vigilant.

Le coq fut attaché aussi au culte d'Hermès-Mercure, dieu du commerce, sans doute parce que tout succès commercial est surtout affaire de vigilance, mais aussi parce que, d'après les Chaldéens, les anciens sages croyaient que le coq recevait, dès l'aube, de la planète Mercure, un flux de vie qui n'atteignait que lui ; d'où vînt que les alchimistes le prirent « pour le symbole de la chaleur naturelle attachée à Mercure qui la lui transmet du ciel astral dès la pointe du crépusculaire de l'aurore matinale[2] ».

Une monnaie grecque du trésor de Vourla, VIe siècle avant Jésus-Christ, nous montre le Coq sur lequel descend l'influx divin qui s'échappe d'un signe astral nettement apparenté aux spires solaires, au signe en S ou en S retourné et à leurs dérivés si souvent représentés dans l'emblématique de l'Ancien Monde[3] (Fig. III). Les rapprochements de Mercure et du Coq expliquent le très intéressant autel antique de Fleurieu (Rhône) dédié à Mercure et à Rosmerta, qui est au musée Guimet, à Paris[4] (Fig. IV).

Fig. III. — L'influx divin descendant sur le coq. (D'après une monnaie grecque).

[1] Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, chap. XLII.
[2] *Bibliothèque des Philosophes alchimistes*, t. IV, p. 575.
[3] D'après *Revue Numismatique*, an. 1911, p. 60 et pl. 1 n° 2.
[4] Voir Renel, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 308, fig. 36.

Fig. IV. — Le coq sur l'autel Gaulois de Fleurieu (Rhône).
(Aujourd'hui au Musée Guimet, à Paris).

D'autres Anciens disent aussi que le Coq fut l'un des attributs de Vulcain, le dieu forgeron; mais passons[1]…

Chacun sait, d'autre part, que le Coq était l'oiseau d'Esculape, et de son temple d'Epidaure. Il est probable a dit en substance M. Heuzey, que si le coq fut consacré au dieu de la Médecine, c'est que l'on attribuait à cet oiseau un pouvoir sur les influences malignes, car la première médecine, la médecine orientale surtout, avait un caractère de conjuration superstitieuse et magique[2].

Dans les représentations d'Esculape, le Coq, oiseau de lumière et de vie, est d'ordinaire opposé au Serpent, reptile sournois et muet qui porte avec lui son venin mortel dans la nuit funèbre de la terre. L'un figure la maladie qui mène à la mort, l'autre la guérison qui conserve la vie. Nous les voyons ainsi, l'un en face de l'autre, sur le blason de la Faculté de Médecine de Lyon.

Les Grecs firent aussi du Coq l'emblème du courage militaire, se souvenant que Thémistocle, sur le point de livrer bataille aux Perses, harangua ses guerriers en leur citant l'exemple des coqs ; en mémoire de quoi Athènes institua une fête annuelle qui comportait des combats de coqs. L'exemple choisi par Thémistocle était du reste de toute convenance en la circonstance, car les Anciens prétendaient que la race des coqs était née sous le soleil de l'Iran, et désignaient ces volatiles sous le nom d'« oiseaux persiques ».

Le Mars assyrien Nergal fut aussi figuré par un coq de combat[3].

En Gaule également, les idées de vigilance, de fierté, de courage militaires, comme aussi celle de droiture, de loyauté et de fécondité, s'attachèrent au Coq, et son image les symbolisa ; on la voit sur les monnaies[4] (Fig. V), et des sépultures

[1] Voir S. Reinach in *Revue de l'Hist. des Religions*, t. LXVII, (1913), p. 71.
[2] Cf. Heuzey, in *Bulletin de l'Académie des Inscriptions* — (séance du 2 avril 1890).
[3] Cf. L. Heuzey, *ibidem*.
[4] Voir Hucher, *L'art Gaulois*, p. 44 fig. 61.

gallo-romaines contenaient des bijoux qui la représentaient, par exemple, à Lillebonne et à Catillon[1] (Seine-Inférieure), (Fig. VI). Document plus significatif, un bas-relief de Strasbourg représente l'enseigne que tient un signifer gaulois et que termine le Coq emblématique (Fig. VII). Le Coq ne fut cependant pas, comme on l'a trop de fois répété, l'emblème principal de la nation gauloise : le Sanglier, par exemple, se rencontre beaucoup plus souvent dans l'art hiératique de la Gaule. Je reproduis ci-après un coq en os provenant d'une sépulture ancienne du Bordelais, gallo-romaine ou franque, et probablement chrétienne (Fig. VIII).

Fig. V. — Monnaie Gauloise de Limes (agrandie). D'après Hucher.

Fig. VI. — Bijou Gallo-Romain en bronze argenté provenant de Lillebonne (Seine-Inf.).
Voir Abbé Cochet, *Rev. Archéol.* 2e sér. t. XXIX, (1875). p. 143.

Fig. VII. — Enseigne gauloise sculptée sur un bas-relief de Strasbourg.

[1] Abbé Cochet, *Rev. Archéol.* IIe série, t. XXIX, (1875), p. 143.

Fig. VIII. — Coq en os d'une sépulture du Bordelais.
Coll. Charbonneau-Lassay.

Même conception chez les Scandinaves anciens, et Tegnér s'en est fait l'écho quand il a écrit : « …le coq pousse son cri dans le Valhalla, le coq sanglant qui jette à la terre, et dans le royaume de Hele, l'appel de la guerre[1]… ».

Dans toute cette vieille Europe païenne l'homme regarde les dieux comme des acteurs agités qui meuvent au gré de leurs desseins mystérieux, les choses terrestres, les forces universelles indépendantes de sa propre action et l'ordre des événements à venir dont il n'a pas connaissance ; alors, il cherche à saisir le reflet de ces desseins divins partout : dans les phénomènes des immensités firmamentales, dans les manifestations de la vie des végétaux et des animaux surtout. Il observe ces derniers dans le ton de leur voix, dans leurs attitudes, dans leurs actions variées, dans leurs joies, dans leurs souffrances, et, devenant leur bourreau, ouvre cruellement leurs corps vivants pour scruter les frémissements saccadés de leurs entrailles, les effusions de leur sang et les derniers soubresauts de leurs cœurs.

Le coq, surtout le coq blanc et vierge, élevé à part, fut l'un des oiseaux qui eurent le douloureux honneur de voir l'homme chercher ainsi dans le secret de leur chair la révélation des intentions divines et les pronostics de bonheurs ou de malheurs futurs.

Écho des vieux auteurs, Rabelais nous rappelle que ce fut par le moyen « du coq vaticinateur » que l'empereur Probus connut à l'avance le nom de son successeur Théodose[2]. Ce mode de divination par le coq égorgé, ou consulté tout autrement, se nommait l'*alectryomancie*.

Les Anciens cherchaient aussi dans la poitrine du coq de combat une pierre mirifique, la *Pierre alectorienne* qui constituait à leurs yeux un talisman précieux, générateur d'esprit de décision, d'audace, de vigueur. Quelques-uns d'entre eux ont

[1] Esaias Tegnér, *Frithiorf*, XI.
[2] Cf. Rabelais, *Pantagruel*, liv. III, et chap. XXV, éd. de 1732, t. III, p. 167.

même assuré que Milon de Crotone, l'incomparable athlète qui tuait, dit-on, un taureau d'un coup de poing, devait à la pierre alectorienne sa force prodigieuse[1].

Le gésier du coq castré passait aussi pour contenir, rarement, une pierre également merveilleuse et très recherchée qui, portée par l'homme procurait la sagesse et le discernement. En France, le Moyen-Âge la dénomma « Pierre de Chapon » ou « Chaponnette » : L'inventaire des joyaux du duc de Berry, oncle de Charles VI, dressé en 1416, mentionne parmi les bijoux précieux : « Une pierre de Chappon tachée de blanc et de rouge, assize en un annel d'or ; prisée iiij livres tournois[2] ».

Dans les idées religieuses de l'Asie antique qui persistent presque toutes encore, nous trouvons le Coq consacré à titre d'emblème solaire. Son chant matinal dit un vieux texte, aide même l'aurore à dissoudre les ténèbres nocturnes plus ou moins résistantes selon l'état de l'atmosphère. D'autre part, un antique chant de l'Annam assimile le caractère solaire du coq à celui même du Phénix, l'oiseau sacro-saint des régions de l'Extrême-Orient, et leur attribue des vertus communes[3].

(*À suivre*).

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Cf. Collin de Plancy, *Dict. infernal*, p. 154.
[2] Cf. Léon de Laborde, *Glossaire français du Moyen-Âge*, p. 441.
[3] Voir G. Dumoutier, *Les Symboles, les Emblèmes et les Accessoires du culte chez les Annamites*, p. 12.